

A nighttime photograph of a park. In the foreground, a wooden park bench is visible, its surface reflecting the ambient light. In the middle ground, a fountain with a tiered base and a wide, shallow basin is illuminated from below, creating a bright glow. Water is falling from the basin, and the surrounding area is dimly lit by streetlights, with trees and a dark sky in the background.

CHRISTIAN MISTRAL

LÉON, COCO ET
MULLIGAN

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

LÉON, COCO
ET MULLIGAN

DU MÊME AUTEUR

DANS LE CYCLE « VORTEX VIOLET »

Vamp, roman, Québec Amérique, 1988 ; Typo, 1995 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Vautour, roman, XYZ éditeur, 1990 ; Typo, 1993 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Valium, roman, Typo, 1995 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Vacuum, roman, Trait d'union, 2003 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2006.

AUTRES

Fontes, poèmes et chansons, Triptyque, 2004.

Origines, essai, Éditions Trois-Pistoles, 2003.

Sylvia au bout du rouleau ivre, roman, XYZ éditeur, 2001 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2007.

Papier mâché/Carton-pâte, anti-romans tête-bêche, VLB éditeur, 1995.

Julien Vago, scénario, XYZ éditeur, 1993.

Fatalis, poème, XYZ éditeur, 1992.

Christian Mistral

LÉON, COCO
ET MULLIGAN

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 3^e trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Mistral, Christian, 1964-

Léon, Coco et Mulligan

ISBN 978-2-7646-0565-3

I. Titre.

PS8576.I852L46	2007	C843.54	C2007-941681-0
PS9576.I852L46	2007		

Pour Louis

*Que messieurs les poètes se rassurent pourtant; je ne les
condamne pas tous indistinctement à cette fin tragique.
Pour beaucoup, je le sais, la poésie n'est qu'un délassement
délicat, auquel on veut bien permettre de charmer la vie,
mais non de l'absorber, un frisson fugitif qui n'effleure que
l'épiderme de l'âme; un excitant qu'on savoure à certaines
heures, mais sans aller jusqu'à l'ivresse.*

LOUIS DANTIN

Préface, *Émile Nelligan et son œuvre*

Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir [...]

ÉMILE NELLIGAN

Rêve d'une nuit d'hôpital

D'entrée, j'aimerais aussi bien qu'on ne me demande pas trop comment je sais tout ça. Ce qui s'en vient, je veux dire. Vous comprenez, c'est gênant à expliquer, et puis j'en ai inventé pas mal pour boucher les trous, et puis j'ai fait des trucs pas très propres pour m'informer de la vie des quelques personnages que vous allez rencontrer. Mais j'y étais, ça j'y étais, presque tout le temps, presque partout, à la même époque et au même endroit, tuant le temps et décorant l'espace.

Entre la rue Sherbrooke et l'avenue des Pins, entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Denis, s'étend un quartier, un quartier de fruit trop mûr à l'écorce appétissante, au jus rance, à la chair puante, un bout de ville insomniaque dont les frontières, comme celles qui circonscrivent le territoire des chiens sauvages, sont délimitées par de subtiles odeurs que l'étranger ne renifle jamais sans inquiétude. C'est le carré Saint-Louis et son appendice, la rue Prince-Arthur.

Paraît qu'il faut dire square, que carré pris en ce sens n'est pas français, mais impossible non plus à ce qu'on dit et ça fait bien rigoler tout le monde.

Si le centre-ville est l'organe génital de Montréal, par où la ville copule tristement et sans illusions avec le reste des civilisations, le carré Saint-Louis se situe quelque part entre le sein et le nombril, comme un mamelon supplémentaire et bien que la fontaine qui gicle tout l'été en son centre évoque une bitte en béton qui n'en finit plus de dégorger son amour. Ce n'est pas un carré comme les autres carrés, parce que son aire s'étend bien au-delà de ses angles, un problème à faire bander les poètes géomètres.

En ce temps-là, j'avais l'impression que tout en partait et que tout y revenait. Encore aujourd'hui, vous pouvez vérifier, allez-y et plaquez votre oreille contre un arbre centenaire, mieux encore jetez-vous au sol, écartez les poils de gazon et collez votre pavillon à la peau de la terre; vous entendrez, sourd mais régulier, battre le cœur de l'île entière.

Ventre aussi, car on y mange sans jamais calmer sa faim, et parce que tout ce que la ville n'a pu digérer d'épaves et d'espairs déçus échoue ici un jour ou l'autre.

Le carré lui-même ressemble à tous les parcs publics du monde. On y entretient soigneusement la pelouse et les parterres fleuris. Des experts ont sélectionné avec précaution les variétés les plus susceptibles de résister aux dures conditions qu'on leur impose. Quant aux arbres, ils distribuent une ombre généreuse

tout en ne gênant pas par leur ampleur la course sacrée des fils électriques. De toute façon, qu'ils en aient besoin ou pas, on les émonde quand vient leur tour. Au centre du carré, je l'ai dit, une gigantesque fontaine de béton aux coins arrondis domine le spectacle, entourée d'allées piétonnières et, plus loin, de basses clôtures en fer forgé. Il y a aussi des bancs, ça va de soi.

La rue Prince-Arthur, quant à elle, n'a pas toujours été ainsi. Mais, sous l'irrésistible pulsion d'un maire visionnaire, on en a fermé l'accès à la circulation automobile dans sa longueur, ne lui concédant que les avenues transversales. On a pavé l'artère de grosses briques roses en I qui s'effritent déjà. Remarquez, si on en revenait jamais au temps des barricades où le peuple arrachait les pavés avec ses ongles (pas notre peuple, mais enfin, vous voyez ce que je veux dire), ça ne changerait pas grand-chose, car la révolution ne se ferait pas rue Prince-Arthur.

Elle est bien trop occupée à boire et à boustifailier. Flanquée de part et d'autre d'une cohorte de restaurants grecs et vietnamiens affichant tous le même menu, elle se fait tout étroite, amincie encore par les terrasses qui l'encombrent en se disputant le fuyant soleil d'été. C'est pas compliqué, les terrasses la mangent comme un joyeux cancer. Du reste, personne ne s'en plaint et chacun y trouve son compte.

Les peintres, caricaturistes, portraitistes et autres barbouilleurs de rue qui payaient leur vin de la vanité des touristes du Vieux-Montréal il y a quelques années

encore ont presque tous déserté la place Jacques-Cartier et la ruelle qui leur servait d'atelier pour migrer ici, à l'ombre des lampadaires branlants bien que neufs qui ne répandent sur leurs sujets qu'une clarté incertaine. Ces artistes partagent le terrain avec une galerie de jongleurs, musiciens, chanteurs et illusionnistes de tout acabit, pauvres mais courageux troubadours qui ne voient plus depuis longtemps en leur public qu'un ramassis grouillant de portefeuilles munis d'yeux et d'oreilles. La faim vous joue de ces tours, parfois.

Beaucoup de touristes dans le tas, mais beaucoup de Montréalais aussi, et ceux-là ne sont pas les moins surpris. On ne soupçonne pas l'existence d'une tumeur sur son propre corps avant de l'avoir vue, palpée, et même là il arrive qu'on refuse encore d'y croire. On reconnaît l'étranger, rue Prince-Arthur, à sa mise correcte, à son teint pâle, à sa bourse bien garnie, à ses frusques blanches ou jaunes. Il a l'œil clair, aussi, l'étranger; c'est parce qu'il n'a bu que le vin acheté au dépanneur et apporté au restaurant. S'il est bronzé, parfois, c'est d'un roux carotte acquis durant l'hiver dans un salon. Ça n'a rien à voir avec la patine lustrée, quasi métallique, des indigènes qui fraient aux abords de la fontaine.

Tout ce monde-là, secrétaires en vadrouille le temps d'un flirt avec le commis de bureau, militaires en permission, étudiants et paires de dames, contracteurs du Wisconsin et professeurs de japonais de Haute-Savoie, tous arpentent Prince-Arthur comme s'ils

étaient à Disneyland. Ce qu'ils cherchent, j'en sais trop rien. Ce qu'ils trouvent, c'est John moulé dans un pantalon trop juste qui pousse un succès des Bee Gees, c'est Magda qui se prend les seins à pleines mains et les fait danser.

Vers minuit, la foule reflue, déserte peu à peu la rue jonchée de débris. Les plus jeunes font encore la queue devant Chez Swann (je sais bien que ça n'existe plus, mais je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Nous sommes, l'ai-je dit? en l'an quatre-vingt-quatre du vingtième siècle), certains s'attablent devant une bière à la terrasse du Vol de Nuit, mais la plupart sont venus en métro et s'empressent de repartir par le même chemin avant la fermeture. Pour faire ça, il faut retraverser le carré.

Ils le font à plusieurs, l'œil aux aguets. Le carré n'est plus à minuit qu'une forêt noire où des dizaines de Hänsel et Gretel s'aventurent dans l'inquiétude froide que la sorcière ne les rattrape et ne les dévore. La maison en bonbon, ils l'ont laissée derrière eux, et c'est le ventre plein, la paupière lourde qu'ils rentrent chez eux : excités, rechargés, satisfaits.

Quand l'eau du robinet a plaqué la salade au fond de la passoire et l'a nettoyée de la terre grasse et rêche qui y adhérerait, il reste encore la salade. Elle ne s'échappe pas de la passoire par les trous minuscules, elle n'est pas entraînée par l'eau du robinet vers les égouts, vers le fleuve, vers la mer. Elle reste là. On la mangera sûrement un jour. Ou on la laissera pourrir

sur place pour finir par la foutre à la poubelle parce qu'elle pue comme une vieille éponge.

Vers une heure, une heure trente du matin, il ne reste que la salade, au carré Saint-Louis.

Christian Mistral

LÉON, COCO ET MULLIGAN

« Entre la rue Sherbrooke et l'avenue des Pins, entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Denis s'étend un quartier, un quartier de fruit trop mûr, à l'écorce appétissante, au jus rance, à la chair puante, un bout de ville insomniaque dont les frontières, comme celles qui circonscrivent le territoire des chiens sauvages, sont délimitées par de subtiles odeurs que l'étranger ne renifle jamais sans inquiétude. C'est le carré Saint-Louis et son appendice, la rue Prince-Arthur. Si le centre-ville est l'organe génital de Montréal, par où la ville copule tristement et sans illusions avec le reste des civilisations, le carré Saint-Louis se situe quelque part entre le sein et le nombril, comme un mamelon supplémentaire, et bien que la fontaine qui gicle tout l'été en son centre évoque une bitte de béton qui n'en finit plus de dégorger son amour. Ce n'est pas un carré comme les autres, parce que son aire s'étend bien au-delà de ses angles, un problème à faire bander les poètes géomètres. »

Léon est un écrivain qui n'a jamais publié. Coco est un vieux schizo qui récite de la poésie, surtout des vers de Mulligan, ce poète mythique. Ils vivent ensemble depuis des années, itinérants. Léon protège son vieux pote en attendant de se trouver un endroit où il sera enfin capable d'écrire. Ils s'installent pour un été au carré Saint-Louis et font la connaissance de la faune qui y gravite. Jusqu'à la tragédie...

Léon, Coco et Mulligan s'inscrit dans la lignée des grands romans de Mistral, avec cette écriture lyrique dont l'auteur a fait sa marque. On y retrouve, rendu avec une acuité fabuleuse, le Montréal jubilatoire des années 80, bariolé, traversé d'originaux et de détraqués, de rêveurs et de banlieusards en quête d'émotions faciles. On y retrouve surtout ce plaisir d'écrire, cette fête du style comme seul peut en donner un écrivain d'exception.